

Point de vue d'un agriculteur impliqué dans une démarche de recherche participative

Jacques Rozière

Retranscription de l'interview

Bonjour Monsieur Rozière. Vous êtes agriculteur de cette belle région de la Camargue. Et je suis là, aujourd'hui, parce que j'ai été informée que vous avez participé activement au développement du projet de recherche PerfCom, ici, en Camargue. Ce projet a porté sur l'introduction de légumineuses dans les cultures de blé dur, et je souhaitais que vous nous racontiez comment vous avez été informé de ce projet, et ce qui vous a incité à y adhérer.

Alors, je vais vous raconter cette petite histoire. En fait, je travaille depuis pas mal d'années avec Jean-Claude Mouret qui travaille donc avec l'INRA de Montpellier, qui m'a proposé cet essai, ainsi qu'à d'autres agriculteurs, et depuis très longtemps, on voulait réintégrer des légumineuses en Camargue, à cause de riziculture, nous sommes donc forcément contraints de faire riz et blé et la légumineuse, on avait laissé tomber depuis une dizaine d'années. Comme on était assez accroché, mon épouse et moi, à des cultures comme celle du soja, fèverole, pois et autres, quand on nous a proposé de marier les deux cultures blé ou des cultures céréalières avec des légumineuses, on a dit pourquoi pas, d'autant plus que par ces temps-là, l'azote est tellement cher, que l'introduction de la légumineuse est vraiment une nécessité pour nous. Donc Jean-Claude Mouret et Roy Hammon sont venus, et on a tout de suite adhéré au projet, avec une façon, pour moi qui était déjà linéaire, je ne supportais pas avoir un espace mal rangé, même une petite parcelle, et j'ai tout de suite voulu ranger ça, puisqu'il m'a amené ça, toujours en vrac, comme d'habitude.

D'accord. Est-ce que vous pouvez nous raconter comment vous avez participé à la mise en place des essais? Quelles adaptations ont été nécessaires? Parce que j'imagine qu'introduire des légumineuses dans une culture de blé dur, ça nécessite différentes adaptations de différentes techniques.

Alors, d'abord le fait a été de trouver une parcelle qui s'y prête, une parcelle où l'assolement était à tous les coups possibles, où on puisse venir du riz à du blé, à des cultures qu'on puisse installer facilement, parce que dans nos terres camarguaises, toutes les terres ne se prêtent pas à ces assolements-là. Donc, une fois la parcelle identifiée, pas trop grande parce que, quitte à « saborder une parcelle » on essayait d'en trouver une petite. On a isolé un carré dans cette parcelle, et quand j'étais à temps pour la semer en blé, et bien on a convié l'INRA à venir implanter ses petites cultures.

Donc comme je vous le disais précédemment, je tenais absolument à les mettre d'une façon linéaire, parce que dans mon esprit, la concurrence des plantes devait plutôt être rangée pour avoir un rang d'orge, un rang de pois ou de fèveroles, ou tout ce qu'on faisait et avoir des rangs côte à côte. Je pensais que c'était mieux. Et donc, on a installé ça. On a vécu une journée assez pénible. Je crois que n'importe qui était capable, après, de régler un semoir et de le net-

toyer comme il faut. On a passé des heures et des heures de nettoyage, pour quarante ou cinquante mètres semés. C'était très long, comme tous les essais, mais bon, je crois que ça faisait un demi-hectare, quelque chose comme ça. Donc c'était assez conséquent. Et donc, derrière ça, on s'est vraiment très intéressé et très impliqué dans la levée et dans la gestion.

Et les choix d'espèces ?

Alors les choix d'espèces...

Comment vous les avez faits ?

L'INRA est arrivé avec ses espèces, parce qu'effectivement nous, on commandait des semences pour faire ça, et en aussi petit nombre, on s'est appuyé aussi sur une de mes cousines qui fait pas mal de cultures de ce genre. Elle, c'est cultures sous couvert végétal, mais qui a l'habitude de cultiver du pois, de la féverole, et d'autres choses comme ça, et qui nous a plutôt dirigés vers des variétés accoutumées, un peu, à au moins la région. Puisque quand même, c'est assez particulier. Surtout aux cultures de printemps, ici, il est très rare qu'il pleuve comme ça.

J'ai compris que vous aviez, en fait, comparé différentes placettes, des situations avec l'association.

Oui. Donc nous avons fait trois répétitions à chaque fois : une fois on avait le repère blé, après on avait féverole, et blé plus pois, et dans différentes conditions, et on a reproduit ça avec différentes doses de semis... enfin bon. Bien sûr d'abord, quand on a casé cette parcelle ou ce lot de parcelles dans la parcelle, il a fallu aussi prévoir le passage de l'appareil de traitement qui était à même de pouvoir traiter et les placettes, et la périphérie de la placette. Donc on a écarté, de manière à ce que les passages des roues du tracteur, quand elle allait passer, n'allait pas bouleverser les résultats des essais. Puisque c'était primordial. Donc, il a fallu un peu caser ça comme on a pu. Donc on a géré le blé un peu différemment que celui qu'on a fait dans l'exploitation.

On n'a pas mis, peut-être, tout l'azote qu'il fallait. On n'a pas fait tout ce qu'il fallait, mais bon, ça c'était un dommage collatéral. Et ensuite, pour pouvoir intervenir avec des doses d'azote différentes que ces petites placettes, on a simplement joué à ne projeter que d'un côté l'azote, pour avoir une bande avec la quantité d'azote, une bande avec zéro, et une autre bande avec la quantité, ce qui nous permettait de voir différentes placettes avec plus ou moins d'azote en apport de couverture. En engrais de fond, je n'avais rien fait, comme je fais d'habitude avec les blés. Donc voilà. Après, on est un peu passé, pas anarchiquement, parce que c'était bien calculé dès le début, mais en bordant les parcelles, on arrivait simplement à mettre l'azote de part et d'autre, et zéro au milieu. On avait un peu anticipé ça. C'était bien. Voilà.

Et le désherbage ?

Alors désherbage, sur le désherbage en blé, en fait, je n'utilise quasiment jamais de désherbant, parce qu'il y en a non seulement avec le riz. Nous n'avons aucune espèce qui sort des rizières et qui est capable de venir embêter les blés, au moins pendant les deux premières années qui suivent la période rizicole. Nous étions en première ou deuxième année, je ne me souviens plus, derrière riz, et effectivement, il n'y avait pas besoin de désherber, et c'est le cas dans mon exploitation. Quand on vient au désherbage, l'année d'après on change et on repasse à une autre culture. Donc pour le désherbage, pas de souci.

On a eu des petits problèmes, j'allais dire sanitaires, sur la féverole. On a été attaqué par, je crois que c'était une fusariose ou quelque chose comme ça, et on a eu un petit moment de doute, qui nous a malheureusement fait perdre pas mal de plants, et pas mal de densité, parce qu'on ne connaissait pas très bien ces cultures finalement. Et quand on a eu un technicien, qui nous a dit: « ah ben c'est ça », le mal était fait, et on ne pouvait plus revenir. Ça a éclairci certains essais.

Hum hum

Là, ça a été un peu, bon c'est dommage, on aurait pu intervenir. Mais après, c'est de la micro-agriculture. On n'est pas équipé non plus pour faire ça. Il aurait fallu faire la lignée qui faisait, je ne sais plus, 12 mètres de large, je crois, sur 50 mètres de long. Il aurait fallu traiter les 12 mètres, et je n'étais pas équipé pour faire ça.

Et vous n'aviez testé qu'une seule espèce: la féverole ?

Non, pois, féverole. On avait fait pois-blé, orge... non, on avait blé dur, pois et féverole. Et deux types de féverole.

Et donc avec des problèmes variés, en fonction...

Après, on n'a pas eu vraiment de problèmes cultureux. Après, on a eu des dominances de certaines espèces sur d'autres, on a eu des problèmes d'eau, parce qu'ici, ce n'est pas toujours facile d'avoir de l'eau quand il faut, surtout dans du blé qu'on n'arrose pas et qui lui, va arriver à maturation, et on ne peut pas l'arroser, donc, les autres plantes auraient eu peut être besoin d'un coup d'eau, qu'on ne pouvait pas faire. Mais c'était le deal. C'était de faire comme un blé et cultiver comme le blé, dans lequel on mettait d'autres espèces. Après, ça a été plus compliqué pour récolter. Et là, ça a été une problématique. Mais bon, ça, on a beaucoup joué là aussi.

Et la récolte ?

Et bien pour la récolte, on est arrivé au point de se rendre compte qu'il était très difficile au moins pour moi, qui n'avais pas d'expérience, de régler une machine à trier de petites graines, à côté de grosses graines. Et forcément, quand on doit casser un épi de blé, on doit serrer le batteur, mais quand on bat de la féverole, et bien on doit ouvrir le batteur. Et en faisant un juste milieu, on s'est retrouvé à briser de la féverole, ce qui n'est pas très très sympa, et le blé, à la rigueur, on va en perdre un peu. Donc ça, ça a été des limites. Après, bon, il a fallu raser le sol, donc avaler toute la paille qu'il y avait au-dessus, ce qu'on ne fait pas toujours, mais ça encore, ça allait bien. Après, quand est venue la période du tri et de la séparation, puisque j'ai poussé le vice, je les ai poussé eux aussi, nos chercheurs, à aller jusqu'au bout et donc à trier le résultat de leur travail, parce que...

Vous l'avez fait à la ferme ?

Oui oui. On a bien joué encore une journée de plus là, on s'est vraiment cassé la tête. On avait dispatché, on avait bien séparé chaque big bag avec chaque placette. Donc on a pesé, ensuite on a trié. J'avais un petit trieur qu'on a mis en état vite vite, et on a trié pour savoir si on arrivait à séparer le blé dur du pois, de la féverole, enfin de tout, et que tout se sépare bien. On est loin du compte encore. On s'est retrouvé avec des blés, alors, comme on avait cassé la féverole et qu'on avait éclaté des morceaux de féverole, on s'est retrouvés aussi mélangé avec du blé, avec des brisures de féveroles, des choses comme ça, donc peu commercialisable. Il faut le dire tout de suite, aujourd'hui le résultat de ces essais, on ne l'a quasiment pas commercialisé. J'en ai quasiment fait cadeau à un agriculteur qui avait de l'élevage et qui l'a donné comme graine à du bétail. Peu valorisé quoi. Zéro. Donc, c'était plutôt un jeu.

Par contre, on s'est vraiment embêtés (je suis poli) pour séparer ça et pour en tirer des conséquences. Après, au point de vue azote, je dirais que là il ne faut pas rêver. Sur une première année, je ne pense pas, bon peut-être que en ayant fait des recherches, en ayant gratté, on a des reliquats azotés qui sont plus gros à l'endroit où on avait évidemment ces placettes, mais, on ne peut pas dire que le blé qui était au milieu des protéagineux a vraiment profité d'azote libéré par ces plantes. Il aurait fallu, de toute façon, une couverture en azote.

Est-ce que le stress hydrique n'aurait pas été en cause ?

Oui, mais, tout, tout. Mais c'est difficile de gérer deux cultures dont une a besoin de certaines choses à certains moments et l'autre non. On est quand même confronté à ça. Il y a des années, je pense, où ça passerait remarquablement bien.

Est-ce que d'avoir conduit cette expérimentation vous a donné des idées d'amélioration de cette pratique...

Oui.

... qui auraient pu être envisagées ?

Oui, ça m'a donné des idées, forcément. Mais avant de me donner des idées, il faudrait que j'aie un marché. C'est-à-dire que par exemple je suis producteur en bio, aussi, sur une exploitation, et c'est vrai que si j'étais en phase avec un producteur éleveur d'animaux qui ait besoin d'un mélange orge-pois, ou qui accepte de m'acheter ça, ça serait une très bonne chose. On se rend bien compte que le pois va peut-être étouffer plus les mauvaises herbes que le blé ou le triticale, ou l'orge qu'on pourrait mettre dedans, s'en sortirait mieux et effectivement, ça pourrait être intéressant. Mais il faudrait que j'aie un débouché sûr.

Tout à fait.

Et avec le monde agricole, c'est toujours pareil. Tant qu'ils n'ont pas de nourriture, ils sont prêts à contractualiser, mais quand ils ont de la nourriture, les éleveurs, après : « Ah ben je suis désolé, je n'ai plus besoin de ton produit. » Donc c'est difficile de mettre en place ce genre de chose.

Donc ce n'est pas seulement au niveau des agriculteurs qu'il faudrait...

Oui.

... des changements, mais aussi...

Alors oui, il faudrait aussi peut-être que nos collecteurs fassent un effort pour pouvoir accepter d'avoir des mélanges variétaux comme ça. Mais bon...

Ils sont équipés ?

Oui, je pense aussi.

Les coopératives, pour les...

Mais je vous rappelle, et la problématique que j'ai trouvé le plus dans la récolte, c'est de briser, de briser la féverole et le pois. Ce qui est normal. Vous ne pouvez pas être réglé ou au

moins, dans les conditions qu'on a essayé, on ne peut pas bien régler la moissonneuse-batteuse. On ne peut pas bien faire pour une petite graine en présence d'une grosse graine. Les réglages de la machine sont définis. Alors, on met des valeurs moyennes, mais là, on est un peu limité et on se retrouve avec des brisures de grains alors que c'est ce qu'ils ne cherchent surtout pas. Ils ne veulent surtout pas ça. Ils veulent des grains entiers de féveroles, de pois. La farine, ils n'en ont pas besoin, même si derrière ils veulent faire de la farine. Vous savez, c'est toujours pareil. Les acheteurs de nos blés, par exemple, ils vont les mouliner, ils vont les casser. Mais s'il y a des grains cassés, ils vous les font payer quand même. C'est rigolo !

Où en êtes-vous aujourd'hui des protéagineux ? Est-ce que cette manip, cette aventure avec PerfCom a entraîné des modifications de votre système de culture ?

Oui, bien sûr. Ça m'a permis déjà de repartir un peu dans les protéagineux. Ici, aujourd'hui, on a remis du soja qu'on cultivait avant. Donc, je vais produire un peu de soja. Mais on est toujours un peu embêté par les organismes stockeurs, qui doivent nous acheter ces produits et qui ont plus ou moins envie que nous nous dispersions. Parce que finalement, nos organismes stockeurs camarguais ont plutôt envie et intérêt que nous fassions de la monoculture de riz, qui est beaucoup plus rentable pour eux. Le blé passe, mais là aussi, pour ne pas mettre en concurrence le blé et le riz, ils abaissent le prix du blé, ce qui nous maintient dans le riz. Et aujourd'hui, si on leur amenait en plus d'autres protéagineux, d'autres cultures, ça va plutôt les embêter qu'autre chose, surtout en petites quantités. Donc j'ai pris plusieurs décisions.

D'abord, celle de valoriser moi-même mes protéagineux, donc je vais monter des stockages pour mieux valoriser. Et j'intègre aujourd'hui du soja, pourquoi pas demain d'autres cultures comme la féverole, le pois et d'autres, parce que c'est très intéressant. Économiquement parlant, on a besoin quand même de baisser les intrants et donc l'azote est l'un des plus lourds intrants qu'on ait. Si ces cultures nous permettent, dans un assolement raisonné et tout à fait raisonnable, de pouvoir inclure une troisième culture comme ça, c'est le top. Il faut le faire.

Et vous le faites en association ou bien en rotation avec... ?

Pour l'instant je me remets à faire du soja, donc autant que je sache bien le cultiver. Je le fais en culture comme ça. Pourquoi demain ne pas l'associer avec autre chose. Je ne sais pas ? Mais il faudrait toujours que j'aie un marché. On a toujours cette problématique. Si je sors une culture en association, il faut que j'aie le marché derrière. Et ce marché, je vous dis, aujourd'hui, je ne l'ai pas, et je ne peux pas l'inventer. Alors j'ai aussi des cultures biologiques dans lesquelles je fais de la luzerne. Je me dis pourquoi ne pas semer en semis direct sur la luzerne, une céréale à paille hivernale, comme du triticale, de manière à pouvoir récolter le triticale au mois de juin et derrière, de continuer à faire de la luzerne pendant l'été. De faire deux cultures bio, une qui profiterait de l'azote de ma luzerne qui aurait déjà deux, trois ans, et derrière, finir la saison pour gagner un peu notre vie, en faisant une ou deux coupes de luzerne qui

seraient intéressantes.

Hum hum

Peut-être ça oui. Je me dirigerais plutôt vers l'agriculture biologique en association avec de la luzerne. Voilà. Mais aujourd'hui oui, mon exploitation... le riz devient la deuxième culture, la première est peut-être le blé, et la troisième est le soja, et pourquoi pas... continuer à faire d'autres choses. Je me lance aussi dans quelque chose que faisait mon beau-père il y a pas mal d'années, c'est dans les dérobées. Et effectivement, là aussi, dérobées, cultures en association, pourquoi pas. Il y a peut-être quelque chose à faire.

Tout à fait.

Voilà.

Je vais revenir sur la question de l'évaluation de ces pratiques de cultures associées, et j'ai compris que vous avez en fait expérimenté sur des petites placettes.

Oui. Ce sont des placettes qui faisaient 12 mètres par 50, où on avait plusieurs répétitions. D'abord les cultures seules et puis après, des cultures associées.

Est-ce qu'il y aurait eu des contraintes que vous n'auriez pu apercevoir qu'en travaillant en vraie grandeur ? Je veux dire, si votre surface en culture associée représentait une plus grande part de votre surface en blé dur, qu'est-ce que ça aurait entraîné comme conséquences par rapport au fonctionnement de l'exploitation agricole dans son ensemble ?

Déjà, il nous manque quelque chose qui est primordial, c'est l'expérience de la culture seule. Puisqu'effectivement, on m'a demandé d'implanter un pois, une féverole que je n'avais jamais cultivés finalement. Et donc si j'avais...

C'est la première étape.

Déjà, en apprenant à maîtriser la culture par elle-même, après, vous pouvez la marier à une autre que vous connaissez. Mais si vous mariez deux êtres qui ne se connaissent pas et que vous ne connaissez pas, c'est difficile. C'est un pari difficile ! Donc déjà, c'est ce que je fais avec du soja. Je me remets à en faire, j'apprends à le connaître. Pourquoi ne pas l'associer à une culture que je connais déjà. C'est possible. Mais là, on avait déjà des difficultés à comprendre comment marchait la culture par elle-même, toute seule. C'est pour ça qu'on s'est fait griller par la fusariose par exemple, pour certaines espèces. Et on a eu des temps de réactions

qui étaient beaucoup trop longs. Donc, il faut déjà apprendre.

Sur des petites surfaces ?

Ou sur des surfaces assez grandes, mais des cultures pures, de manière à bien gérer cette culture avant de l'associer à une culture, là aussi, que vous connaissez. Moi je connaissais bien le blé dur, mais les autres, je ne les connaissais pas. Et après, vous vous grattez la tête. Vous vous dites : « Est-ce que c'est normal ça ? » Le temps que vous compreniez... c'est trop tard !

Et vous n'avez pas été le seul agriculteur de la région impliqué dans cette aventure. Et est-ce que vous avez eu l'occasion d'échanger avec les autres sur ces pratiques ?

Bien sûr ! Et c'est là où on apprend le plus, vous savez. C'est quand on se rencontre, un petit groupe d'agriculteurs (là on était six ou sept), et qu'on passe des demi-journées ou des journées ensemble, là ça fuse, ça part dans tous les sens. Les techniciens, là, ils ont de quoi reprendre des choses, parce que ça explose. Nos idées explosent, on se motive tous à essayer des choses, on fait des paris quelques part. Là, j'ai dit : « Moi, je veux faire en ligne ». Les autres : « Oh non ! On sème ça à la volée, on s'en fout. On mélange et tout. » Non non, moi je voulais que ce soit bien rangé. Bon, chacun est parti dans son sens. Mais effectivement, oui, c'est toujours très intéressant. En plus, on l'a fait avec un groupe de gens, on se connaît, parce qu'on se côtoie tous, on était de la même génération, donc on se connaît déjà beaucoup. C'était très intéressant, très amusant, et on a appris beaucoup. Je pense que tout le monde apprend beaucoup en se mettant tous ensemble.

Et avec les chercheurs, est-ce qu'il y a eu une étape de partage des résultats, des performances ?

Ah oui oui. Quand on les a impliqués à remplir les sacs, il y a eu du partage là. Ils ont compris comment c'était. Oui, bien sûr, il y a eu des remises...

Des rencontres ?

On a eu des rencontres, on a eu des résultats, et oui, forcément, on apprend beaucoup.

On m'a parlé d'une plaquette qui a été produite.

Oui oui, bien sûr. Une plaquette que j'ai, qui relate tout ce qui a été fait, qui est très intéressante. Mais bon, j'aimerais bien le refaire, pourquoi pas.

Ah oui ! Dites-moi ?

Je suis prêt à réessayer, mais bon... C'est vrai qu'après... la deuxième année, moi j'étais beaucoup moins impliqué, parce que j'ai eu des problèmes de santé. Je m'y suis impliqué de loin. On avait fait mélange orge-féverole, et pois aussi. Mais c'est vrai que déjà, on avait appris que sur le blé dur ça n'allait pas trop, et qu'avoir des cultures qui soient mûres plus tôt, c'était déjà beaucoup plus intéressant. C'est pour ça que la deuxième année, j'ai fait volontairement une parcelle en orge, pour pouvoir marier les cultures et qu'elles viennent à maturation ensemble et simultanément. Là, déjà, on avait appris. Mais vous comprenez, déjà qu'il a fallu apprendre à les marier. Toujours la même problématique. Et puis voilà... Maintenant, il faudrait que je transforme ça en faisant ça au moins sur une parcelle entière. Une parcelle entière ça voudrait dire, peut-être, quatre ou cinq tonnes de marchandises à vendre, et c'est dommage de jeter.

Il n'y a pas de marché.

C'est dommage de les jeter. Mais si je trouvais un agriculteur qui me dise : « Je te prends tout ce que tu fais. » Volontiers, je réessaie. Pas de souci.

Et donc la suite, l'avenir de la culture associée avec les légumineuses dépendra beaucoup de critères qui ne sont pas... que vous ne pouvez pas vraiment...

Je ne peux pas, je vous dis, la clé, c'est de trouver un résultat, de trouver un acheteur de ces matières. Aujourd'hui c'est vrai que je ne cherche pas non plus. Si j'avais quatre, cinq tonnes, dix tonnes à vendre de ce mélange, bon, il faudrait que j'aie vraiment un agriculteur qui me dise... Vous savez je crois que quand ils font des mélanges comme ça, ils veulent une précision que nous ne pouvons pas leur apporter. Ils veulent x% d'orge, x% de pois ou de féverole dedans. Et nous, on n'est pas capable d'avoir le pourcentage exact. Donc après, il faudrait avoir des machines pour compléter en orge, en pois, pour qu'ils aient le pourcentage, mais bon, ça devient des cahiers des charges qui sont trop lourds à gérer. Moi, pour l'instant, ça a été une super expérience.

Et vous voyez des avantages, un intérêt à introduire ces légumineuses ?

J'ai déjà vu un gros avantage, c'est celui de revenir aux protéagineux, et donc, je reviens dessus. Après, de là à les associer, j'ai toujours la barrière de la commercialisation. J'insiste, je persiste. On avait aussi des problèmes légaux. Qu'est-ce que vous déclarez aujourd'hui dans une déclaration PAC ? Est-ce que vous déclarez un blé ? Est-ce que vous déclarez une orge ? Est-ce que vous déclarez un pois ? Aujourd'hui, face à un contrôle PAC, qu'est-ce

qu'on me dirait ? On était un peu... on sait qu'on pouvait un peu, peut-être, se faire taper sur les doigts. Donc tout ça, je veux dire, ça peut se faire, c'est très facile à faire à la rigueur. Moi je serais partant pour le faire, mais derrière, je ne suis pas capable de commercialiser, je ne suis pas capable de voir toutes ces législations qui, aujourd'hui, nous écrasent et on est un peu limité par ça. On est pieds et poings liés. L'agriculteur ne peut plus faire ce qu'il veut. C'est assez difficile de s'engager à faire quelque chose, et puis... face à une interprétation d'une DDA ou d'une autre, vous avez des divergences. Moi je vois, je suis sur deux départements, et ils ont des interprétations différentes. Donc, parfois, on vous dit: « Oui oui, allez-y, faites ça ! » Et puis l'autre : « Ah ben non ! Il ne faut pas le faire. Vous n'êtes pas dans la conditionnalité ».

Beaucoup de chercheurs qui travaillent sur des innovations en agriculture ne prennent pas assez en compte toutes les contraintes qui déterminent les choix techniques des agriculteurs. Et donc l'idée d'une recherche participative, en intégrant l'agriculteur dans la réflexion, c'est de mieux prendre en compte ses ambitions professionnelles, ses objectifs, ses ressources...

Je vous arrête tout de suite : Jean-Claude Mouret a bien compris ça depuis bien longtemps, et il a compris que finalement, je crois, il avait plus à apprendre de l'agriculteur que de l'agriculture.

Très bien, c'est ça, oui.

Je crois que c'est ça. Parce que vous ne pouvez pas comprendre tous les tenants et les aboutissants. Ils m'ont envoyé cet hiver une équipe de jeunes qui a fait une étude sur notre exploitation et qui a fouillé un peu. Ils sont restés soufflés parce qu'ils ont appris une multitude de choses, en pensant que... Et puis : « Mais pourquoi vous faites ça ? Parce que ça serait intéressant pour vous... » « Mais non, vous voulez expliquer par a+b que ce n'est pas comme ça et que vous avez aussi ça. » Et ils ne comprennent pas les tenants et les aboutissants. Quelque part, je pense que notre métier est de plus en plus compliqué avec une superposition...

Oui, c'est vous qui avez, en fait, cette approche globale de tous les facteurs qui sont importants à prendre en compte dans les raisonnements.

Voilà. Modifier la surface, vous pensez que vous ne faites rien, mais finalement vous effondrez la base parce que vous vous attaquez à autre chose. Et là, il faut vraiment vivre avec sa terre, être en osmose avec elle et comprendre exactement comment elle marche et où vous voulez l'amener, sinon, ce n'est pas la peine. Regardez en Camargue : on a une structuration des parcelles avec des fossés qui sont là pour lutter contre le sel, c'est nos anciens qui nous l'ont appris. Il y a des jeunes qui arrivent, qui veulent changer les choses, qui bouchent ces fossés, qui essaient d'intensifier leur production, et qui, au bout d'un moment, se casseront la

gueule. C'est normal, parce qu'ils vont avoir du sel et des choses. Voilà, il faut qu'on soit toujours en osmose avec cette terre.

Oui, je pense que beaucoup de chercheurs l'ont enfin compris, et c'est le sens de l'intérêt porté aux agriculteurs et à cette démarche de co-construction, en fait, d'innovation.

Mais je pense que c'est un échange. Nous, on n'a peut-être pas fait beaucoup d'études, moi, je suis un autodidacte, je n'ai vraiment pas fait beaucoup d'études, mais c'est vrai que quand je vois des jeunes ingénieurs comme j'ai vu cet hiver... Jean-Claude, à la fin, il m'a dit : « Mais tu vois ! Tu pourrais être ingénieur parce que tu es largement à leur niveau. » Mais c'est vrai qu'au bout d'un moment on a appris tellement de choses, on comprend tellement de choses qu'on se retrouve à se demander ce qu'ils foutent sur les bancs de la fac. Parce que je peux y aller, sur les bancs de la fac, ça m'amuserait ! Mais à la rigueur, ce n'est pas par prétention que je dis ça...

Mais vous avez raison.

...mais quelque part, eh bien, nous, on en est venu à apprendre de nous-mêmes, à nos risques et périls, on a perdu de l'argent, on a eu des déboires assez graves à des moments, et puis c'est les coups qu'ils nous ont fait remonter, et aujourd'hui on comprend parce qu'on a pris des coups. Voilà, c'est une autre façon d'apprendre.

Et finalement, cette démarche, cette approche d'avoir été intégré, d'avoir été impliqué comme ça dans ce projet de recherche, est-ce que c'est une expérience que vous jugez intéressante ?

Alors le malheur, je vais vous dire, c'est qu'on n'est toujours qu'une poignée à s'impliquer et à partager, et il y a beaucoup de nos confrères qui ne veulent jamais s'impliquer, jamais partager, et c'est dommage, parce qu'il y en a qui ont fait des constats, il y en a qui ont acquis des pratiques culturelles intéressantes, mais sans vouloir les partager, eh bien on n'avance pas. Comme si les gens avaient des choses à cacher, comme si ce monde agricole avait des hontes ou vraiment des cachotteries à faire. Moi je partage. Tout ce que je fais, je le dis, tout ce que je dis, je le fais, et il n'y a pas de soucis. Et d'autres ne veulent pas s'impliquer là-dedans, ne veulent pas rentrer dans la recherche, parce qu'ils disent que « ça les gonfle ». Ils ne veulent pas s'impliquer, c'est dommage.

Malheureusement, on n'est toujours qu'une dizaine à être toujours aux mêmes endroits et à dire: « On est volontaires. On va le faire. » Ce qui a de bien dans la recherche et les chercheurs, c'est que les chercheurs, en fait, j'ai toujours dit ça à mes techniciens... Mes techniciens, ils cherchent à nous vendre des produits, ils ne cherchent pas à nous amener des solutions

qui nous permettraient d'éviter d'en utiliser, mais peut-être que le chercheur, c'est ça, c'est simplement de faire un tour de tous les agriculteurs, et de faire une démarche pour expliquer ce que fait le voisin, comment il fait, pourquoi il le fait, qu'est-ce que ça a de bien, ou de prendre ce qu'il y a de bien chez les uns et de le proposer aux autres, rien que ça, déjà, je pense que c'est ce qui boosterait l'agriculture française. C'est juste de faire comprendre que dans certaines régions on fait ça, ça marche très bien et que ça pourrait être applicable là. Ou au moins, essayez-le. C'est pour ça que je suis parti dans les cultures associées. Forcément ! On me dit : « Tiens, ça pourrait bien marcher. » Tiens, protéagineuses, céréales, manque d'azote... allez, on y va ! On fonce.

Je pense qu'on peut terminer sur ces termes.

Avec un sourire jusque-là !

Je vous remercie beaucoup.